



Osmedatat dopisu de Vaclav Kadrnka



Kazoku X de Yoshida Koki



E-Love d'Anne Villacèque

un discours anticapitaliste d'un pessimisme désespéré. Refusant de manger, la jument meurt ; la visite sur leur lopin de gitans ivres a pour suite l'assèchement du puits. Malédiction ou fléau ancestral ? Père et fille emménagent dans une autre maison, où leurs lampes à pétrole ne s'allument plus. Comment retrouver de la lumière ? *Le Cheval de Turin*, élégie pour la pureté et la justice outragées, englobe l'histoire tragique des peuples de la Terre.

E. O'N.

## 2. « Indépendants » au Forum

« Même si explorer la psyché humaine est le sujet numéro un pour les réalisateurs indépendants du monde entier, la majorité des films de la sélection de cette année peut être lue aussi dans le contexte des changements sociaux et des révoltes politiques », écrit Christophe Terhechte dans l'introduction au catalogue du 41<sup>e</sup> Forum de Berlin, qu'il dirige. Avant d'aborder une partie des cinquante-quatre films présentés par cette abondante section, soulignons que ce concept de « réalisateurs indépendants » sonne désormais révolu. Les fonds européens ou ministériels et les soutiens financiers des institutions publiques et privées d'un peu partout (villes, régions, festivals, marchés, écoles, offices de tourisme, spécialistes du *product placement*, fondations, sites Internet...), ont propagé la profession « cinéaste pèlerin ». Je me suis souvent demandé, au Forum, combien de temps chaque cinéaste a pu dédier à la création et au tournage de son film en regard des innombrables demandes de subventions qu'il a dû envoyer (ou négocier personnellement), dans son propre pays ou bien en voyageant dans d'autres continents. Et combien son projet initial a dû s'adapter aux exigences du bureaucrate bruxellois, du banquier colombien, ou de qui sait quel autre « aumônier ». Dans cette longue nomenclature, nous, spectateurs, avons l'impression d'arriver bons derniers, et de n'avoir plus rien à contribuer, à part nos émotions. Très fortes, en certains cas. Par exemple devant *Osmedatat dopisu* (« Quatre-vingts lettres »), du Tchéque Vaclav Kadrnka, qui reconstruit minutieusement un jour banal mais précis (de sa propre vie sans doute), le 29 mars 1987, dans un village cristallisé par l'oppression communiste. Une mère voudrait émigrer avec son garçon pour rejoindre le mari échappé en Grande-Bretagne, et, dans ses silences, ses mi-mots autocensurés, on perçoit une tension insoutenable, le poids de l'infini, deux ans avant la chute du mur de Berlin. Les murs mêmes « crient », selon le débutant Kadrnka, et le style cru, anatomique de sa nouvelle (75 minutes, parfaites) rappelle celui de Cristian Mungiu. L'obsession pour les petites choses du train-train quotidien qui sauvent de la folie, ou qui

poussent vers elle, sont aussi au cœur de la parabole foudroyante du débutant Yoshida Koki, *Kazoku X* (« Maison X »), vaguement inspirée de *Journal intime d'une femme mariée* de Frank Perry. Dans son quartier urbain propre et idéal, trop bien réglemé et apaisé, une ménagère, qui a de rares rapports avec fils et mari, passe du contrôle total sur son milieu à la dégringolade furieuse : comédie noire savamment menée, ou tragédie retenue avec fin rayonnante d'espoir ? Anne Villacèque mélange brillamment rêves et réalité, romantisme et satire, dans *E-Love*. Les péripéties rohméro-truffaldiennes d'une femme mariée (Anne Consigny, hirondelle épatante) qui cherche le mâle idéal à travers les petites annonces en ligne, prête à tout accepter de bonne humeur : lourdes déceptions ou hyper-orgasmes.

Cinq heures de vengeances, assassinats, confessions, vieillissements de nombreux personnages, nous sont proposées par Zeze Takahisa avec *Heaven's Story*. Un expérience lourde à avaler, non pas tant pour sa durée que pour ses prétentieuses comparaisons entre des sketches genre *sitcom* et le théâtre japonais des masques. Pas de scènes érotiques, chose inhabituelle pour ce *king of pink* illuminé vers « le chemin de l'Art ». Malgré de jolies virevoltes en HD, *Sekai good morning !!* (« Monde, bonjour !! »), du débutant Hirohara Satoru, ne dépasse pas les banalités sur l'adolescence frustrée. Des employés bizarres et insatisfaits peuplent *FIT*, de et avec Hirosue Hiromasa, comédie légère sur tout et sur rien. Déluge d'œuvres à message. Quelquefois poignantes et sincères, comme *Halaw* (« Chemin de la mer ») du débutant philippin Sheron Dayoc, qui dénonce le traitement inhumain de milliers d'émigrants de son pays en Malaisie. Plus souvent incohérentes et vaines, comme *Jagadanbong* : *shidajeongshin kwa hyeonshilchamyeo* (« Passage auto-contradictoire : esprit du temps et engagement ») de Kim Sum, qui bombarde le système capitaliste coréen dans son ensemble. Déjà vues et digérées, comme *Made in Poland* de Przemyslaw Wojcieszek, qui accuse la misère morale polonaise en utilisant le regard d'un punk. Ou tordues et esthétisantes, comme *Os residentes* de Tiago Mata Machado, ciné-tract sur une bande de copains dans un HLM.

Avec *Swans*, Hugo Vieira da Silva met en scène, dans un Berlin glacial (coproduction oblige), un trio mou : mère comateuse, père en crise, fils en chaleur. Très convaincu des fonctions narratives de ses trois symboles, le réalisateur portugais empêche quiconque de s'émouvoir à leurs évolutions. Certains critiques vénèrent ça, ils l'appellent « rigueur ». L'Argentin Marco Berger, dans *Ausente* (« Absent »), préfère autant manipuler des figures géométriques (dans son cas, un lycéen amoureux de son prof de sport réticent),